

Quelquefois, peu sérieusement sans doute, il a l'air d'admettre les miracles. Il s'étonne qu'on rejette le pouvoir des démons, il désapprouve qu'on marchande sur les prodiges racontés par la Bible, il défend le passage de la Mer Rouge<sup>1</sup>. Plus souvent, il prend les miracles à partie. On ne croit guère, dit-il, qu'à ceux qu'on invente à notre profit<sup>2</sup>. Partout où, en dehors de l'Écriture, il rencontre sur ses pas un fait merveilleux, il n'hésite pas à l'attribuer à la supercherie<sup>3</sup>. Toutes ces affirmations rejaillissent contre les Écritures. Il traite les prophéties de la même manière que les miracles<sup>4</sup>.

Il condamne du reste les interprétations allégoriques ou métaphoriques de la Bible. « Si une fois, dit-il au sujet de la Genèse, il est permis de supposer que les narrations de Moïse sont si déguisées, il est à craindre qu'on ne transporte cette méthode jusqu'à l'histoire de la tentation et de la chute, comme quelques-uns ont osé le faire<sup>5</sup>. » L'ironie est transparente. Elle l'est plus encore dans ce passage : Si l'on trouve dans les écrivains sacrés « des singularités qu'on ne pardonnerait pas à un auteur non inspiré<sup>6</sup>, » il faut se garder de les mettre sur le compte de leur imagination, car ce serait détruire l'inspiration. « S'il fallait attribuer à un zèle

<sup>1</sup> Dictionnaire, art. *Ruggieri, Sadducéens, Élisée, Jonas, Phaselis*.

<sup>2</sup> Dictionnaire, art. *Constance, Ézéchiël*, etc.

<sup>3</sup> Dictionnaire, art. *Abaris, Loudun, du Haillon*.

<sup>4</sup> Dictionnaire, art. *Catho*, note C, il admet les prophéties ; il les rejette, art. *Comenius, Drabicius*.

<sup>5</sup> Dictionnaire, art. *Cham*, Cf. *Ève, Judith*.

<sup>6</sup> Dictionnaire, art. *Lamech*, note D.

enthousiaste les expressions des Apôtres, l'Écriture n'aurait guère plus d'autorité que les panégyriques des Saints. Or, en ruinant la divinité de l'Écriture, on renverse toute la révélation, en suite de quoi tout n'est que dispute de philosophes<sup>1</sup>. » Il dit au sujet de l'histoire de David : « Si une narration comme celle-ci se trouvoit dans Thucydide ou dans Tite-Live, tous les critiques concluroient unanimement que les copistes auroient transposé les pages, publié quelque chose en un lieu, répété quelque chose dans un autre, ou inséré des morceaux postiches dans l'ouvrage de l'auteur. Mais il faut bien se garder de pareils soupçons lorsqu'il s'agit de la Bible<sup>2</sup>. » On croirait entendre déjà Voltaire. L'oracle de l'incrédulité parlera souvent sur ce ton<sup>3</sup>.

Il est le premier qui ait osé plaider en faveur de « la conscience errante<sup>4</sup> » et réclamer pour l'erreur le respect que les hommes avaient jusque-là réservé pour la vérité. Il intervertit les rôles et se moque de ceux « qui conservent la vérité comme un vase de porcelaine, et qui semblent convaincus que

Comme elle a l'éclat du verre,  
Elle en a la fragilité<sup>5</sup>. »

<sup>1</sup> Dictionnaire, art. *Socin*, Cf. l'art. du *P. Adam*.

<sup>2</sup> Ce ton ironique se remarque fréquemment dans Bayle, art. *Rimini*, art. *Élie*, art. *David* corrigé, note G, C, cf. K 2°; art. *Abélard*.

<sup>3</sup> Cf. Ed. Saigey, *La théologie de Bayle*, dans la *Nouvelle Revue de théologie*, janvier 1860, p. 6.

<sup>4</sup> *La critique générale de l'histoire du calvinisme* contient une lettre en faveur de la conscience errante. *Œuvres diverses*, t. II, p. 217.

<sup>5</sup> Dictionnaire historique, art. *Lubienietzki*.

A ses yeux, il n'existe que des « vérités particulières, » et la religion, comme tout le reste, n'est qu'une « opinion particulière. » L'entendement est placé « comme un concierge » à la porte de l'âme. Il peut ne pas faire bonne garde, mais ses privilèges n'en sont pas moins entiers. L'erreur est un droit imprescriptible, inhérent à la raison comme le mal à la liberté. « Tout homme qui use honnêtement de sa raison est orthodoxe à l'égard de Dieu. » Si ce principe est « l'éponge de tous nos Mystères<sup>1</sup>, » qu'importe? Voilà le premier coup de cloche qui annonce le xviii<sup>e</sup> siècle.

Si le scepticisme de Bayle lui attira des ennemis, il lui procura aussi des amis, entre autres lord Shaftesbury. Il devait surtout lui mériter un jour les éloges des philosophes<sup>2</sup>. « Bayle, dit Voltaire, (est) le premier des dialecticiens et des philosophes sceptiques... Ses plus grands défenseurs avouent que, dans ses articles de controverse, il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute, et souvent à l'incrédulité... Il faisait des impies, en mettant les objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux, qu'il n'était pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée<sup>3</sup>. »

Bayle a été combattu par Dubois de Launay<sup>4</sup> et par plusieurs autres écrivains. Un prêtre de Saint-Sulpice,

<sup>1</sup> *Œuvres diverses*, t. III, p. 764. Cf. Lenient, *Étude sur Bayle*, p. 50-52.

<sup>2</sup> Voir les vers gravés au bas de son portrait, Figure 36. Reproduction d'une gravure ancienne de la collection de portraits de la Bibliothèque du Séminaire de Saint-Sulpice. L'Original porte écrites.

<sup>3</sup> Voltaire, *Œuvres*, édit. Didot, t. VI, p. 571.

<sup>4</sup> *Analyse de Bayle*, 2 in-12, Paris, 1782.



*Tel fut l'illustre Bayle, honneur des beaux esprits,  
Dont l'élégante plume, en recherches fertile,  
Fait douter qui des deux l'emporte en ses écrits,  
De l'agréable ou de l'utile ?* D. L. M.

Laurent-Josse Le Clerc, fils du célèbre graveur de ce nom, releva un grand nombre d'erreurs dans son *Dictionnaire* : « Cet ouvrage a assurément beaucoup de bon, écrivait-il, mais il y a tant de mauvaises choses qu'il ne méritait pas que l'on en dît autant de bien... Il est plein de traits qui tendent à favoriser l'athéisme, d'histoires indécentes, de partialité pour les huguenots<sup>1</sup>. » Par sa critique, Le Clerc obligea l'intime ami de Bayle, Mathieu Marais, à reconnaître que le sceptique était « tombé dans le *turpiloquium* en quelques endroits qu'on ne peut lui passer<sup>2</sup>. » Le Clerc l'affirme lui-même, avec trop de vérité, hélas! dans la *Préface* de sa *Lettre critique* : « Quoi qu'il en soit des sentiments que Bayle avait dans le cœur sur le fait de la religion, son livre a fait bien des impies. Cela suffit pour le faire regarder comme un ouvrage pernicieux<sup>3</sup>. » Il est certain que tous les ennemis de la religion, depuis la publication de son *Dictionnaire*, lui ont beaucoup emprunté. « Bayle... est l'arsenal où l'on a puisé toutes les plaisan-

<sup>1</sup> *Remarques sur différents articles du premier volume du Dictionnaire de Moréri*, 1719, art. Bayle, p. 135. Le Clerc publia sa *Lettre critique sur le Dictionnaire de Bayle*, en 1732, La Haye (Trévoux), in-12 de xxii-456 pages. Beuchot fait l'éloge du travail de L.-J. Le Clerc, qu'il reconnaît être « curieux et instructif, » quoiqu'il « s'y montre ultramontain. » *Dictionnaire de Bayle*, 1820, t. 1, p. iv. — L.-J. Le Clerc a trouvé un historien digne de lui dans M. L. Bertrand, *Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent-Josse Le Clerc*, in-8°, Paris, 1878. Voir *ibid.*, p. 132 et suiv., tout ce qui concerne les travaux de Le Clerc sur Bayle.

<sup>2</sup> L. Bertrand, *Vie de L.-J. Le Clerc*, p. 137.

<sup>3</sup> *Lettre critique sur le Dictionnaire de Bayle*, Préface, p. xx ; L. Bertrand, *Vie de L.-J. Le Clerc*, p. 251.

teries du scepticisme; Voltaire les a rendues piquantes par son esprit et par sa grâce; mais le fond de tout cela est toujours qu'on doit mettre au nombre des rêveries tout ce qui n'est pas aussi évident qu'une expérience physique. Il est adroit de faire passer l'incapacité d'attention pour une raison suprême qui repousse tout ce qui est obscur et douteux; en conséquence, on tourne en ridicule les plus grandes pensées, s'il faut réfléchir pour les comprendre<sup>1</sup>. » Ce n'est pas à l'éloge de l'esprit humain, qui se laisse ainsi trop facilement duper, mais c'est le stigmate de l'erreur qu'elle abaisse l'homme, tandis que la vérité l'élève et l'ennoblit.

Le scepticisme de Bayle et la vogue dont jouirent ses écrits contribuèrent notablement au déclin de la foi et au progrès de l'incrédulité. A mesure que le XVIII<sup>e</sup> siècle approche, le nombre des mécréants augmente. Le grand Prieur de France, Philippe de Vendôme (1653-1727), non moins irréligieux que son frère aîné, Louis-Joseph, duc de Vendôme, fait du Temple où il réside, pendant les dernières années de Louis XIV et les premières années de la Régence<sup>2</sup>, comme un foyer d'impiété, avec

<sup>1</sup> De Staël, *De l'Allemagne*, édit. de 1869, p. 432-433.

<sup>2</sup> La Régence, comme nous l'avons déjà vu plus haut, p. 192, contribua beaucoup au progrès de l'impiété. « Le petit groupe de sceptiques qu'on apercevait à peine sous Louis XIV a fait ses recrues dans l'ombre; en 1698, la Palatine, mère du Régent, écrit déjà « qu'on ne voit presque plus maintenant un seul jeune homme qui ne veuille être athée. » Aubertin, *L'esprit public au XVIII<sup>e</sup> siècle*, in-8°, Paris, 1873, p. 7. Cf. p. 4-7. « Avec la Régence, l'incrédulité se produit au grand jour. » H. Taine, *L'ancien régime*, 9<sup>e</sup> édit., 1880, p. 375.

ses compagnons de plaisir, La Fare (1644-1712) et Chaulieu (1639-1720), surnommé « L'Anacréon du Temple<sup>1</sup>. » Presque tous ceux qui fréquentent la société du grand Prieur ne se distinguent pas moins par leur irréligion que par le dérèglement de leur conduite. On rencontre là de grands personnages et des littérateurs, entre autres Jean-Baptiste Rousseau<sup>2</sup>, mais Chaulieu en est comme le poète attitré. C'est un disciple de Chapelles<sup>3</sup>; il est un des hôtes voluptueux du château d'Anet; il s'assied à la table de Vendôme, au Temple<sup>4</sup>; il en partage toutes les folies et il cherche à s'étourdir dans ses vers sur sa criminelle conduite :

<sup>1</sup> C'est le titre que lui donne Voltaire dans des vers qu'il lui adressa de Sully le 15 juillet 1716, Voltaire, *Œuvres*, édit. Didot, t. XI, p. 11; *Œuvres de Chaulieu, d'après les manuscrits de l'auteur*, 2 in-8°, La Haye, 1774, t. II, p. 6.

<sup>2</sup> Dans une *Réponse* en vers à l'abbé de Chaulieu, J.-B. Rousseau parle ainsi :

. . . . . Dans la pureté  
Des innocents banquets du Temple,  
J'ai fait une moisson trop ample  
De raison et de fermeté, etc.

*Œuvres complètes de Boileau, suivies des œuvres poétiques de J.-B. Rousseau*, édit. Lefèvre, in-4°, Paris, 1835, p. 711. Il se condamna plus tard lui-même, voir *ibid.*, *Épître à L. Racine*, p. 655.

<sup>3</sup> Chapelles, par malheur rencontré dans Anet,  
S'en vint infecter ma jeunesse.

*Œuvres de Chaulieu*, t. I, p. 225. Cf. p. 5-6.

<sup>4</sup> R. de Bérenger, notice en tête des *Lettres inédites de l'abbé de Chaulieu*, in-8°, Paris, 1850, p. 4, 5, 8. Chaulieu se convertit sur son lit de mort. *Ibid.*, p. 15.

Exempt de préjugés, j'affronte l'imposture  
De vaines superstitions,  
Et me ris des préventions  
De ces faibles esprits dont la triste censure  
Fait un crime à la créature  
De l'usage des biens que lui fit son Auteur <sup>1</sup>.

Pour lui, la mort ne doit plus avoir de terreurs, parce que tout ce qu'on raconte d'une autre vie n'est aux yeux de ses amis et aux siens que fiction et mensonge :

Ma raison m'a montré (tant qu'elle a pu paroître)  
Que rien n'est un effet de ce qui ne peut être ;  
Que ces fantômes vains sont enfants de la peur,  
Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur,  
Lorsque de loups-garous, qu'elle-même elle pense,  
De démons et d'enfer elle endort notre enfance <sup>2</sup>.

La société du Temple que nous dépeint Chaulieu fut le berceau de Voltaire. C'est là que le conduisit Château-neuf, son parrain, un des familiers de la maison, et c'est là qu'il puisa ses premiers préjugés contre le Christianisme, en attendant qu'il allât compléter son éducation irréligieuse en Angleterre auprès de Bolingbroke et des autres déistes de ce pays.

<sup>1</sup> Œuvres de Chaulieu, t. 1, p. 16.

<sup>2</sup> Œuvres, t. 1, p. 13.

## CHAPITRE II.

VOLTAIRE.

Le déisme, transplanté d'Angleterre en France, au moment où il languissait et dépérissait dans le lieu de sa naissance, fit, parmi nous, de rapides et effrayants progrès. Beaucoup plus que dans la Grande-Bretagne, il amena, à sa suite, l'irrégion, l'impiété et enfin l'athéisme; et, non content de nuire au Christianisme, il prépara et produisit la Révolution française ainsi que la Terreur. Le mouvement philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle devait finir dans la boue et dans le sang.

Le principal instrument de tous ces bouleversements dans le domaine religieux et politique<sup>1</sup> fut François-Marie Arouet, connu sous le nom de Voltaire<sup>2</sup>. Né à

<sup>1</sup> L'admirateur de Voltaire, D....., qui a rendu compte de la *Vie* du chef des philosophes, par Condorcet, dans le *Mercure de France* du 7 août 1790, p. 27, a déjà dit avec raison : « Le premier auteur de cette grande révolution qui étonne l'Europe..., c'est, sans contre-dit, Voltaire... Il n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons... C'est lui qui a fait tomber la première et la plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et sacerdotal. »

<sup>2</sup> Pour les publications sur Voltaire, voir G. Bengesco, *Voltaire, Bibliographie de ses œuvres*, 3 in-8°, Paris, 1882-1889.